

sées et uniquement livré aux préoccupations les plus vulgaires ; ce roi, auquel il n'a manqué peut-être, au contraire, que de vivre dans des temps de calme pour acquérir la réputation d'un sage sur le trône, formait alors un projet dont la grandeur ne saurait être contestée. Or, dans ce projet, l'initiative, le plan, et jusqu'aux prévisions les plus minutieuses qui pouvaient le faire réussir, tout lui appartenait en propre, tout y révélait dans ce prince (auquel on ne reconnaissait de talent que pour la serrurerie) un savant géographe, un judicieux économiste, et enfin, mieux encore, un ami éclairé de l'humanité, un véritable philosophe. Il s'agissait d'acquérir à la France, par un grand voyage de découvertes, la même gloire et les mêmes avantages que Cook avait procurés à sa patrie. Louis avait fait choix de La Pérouse, dont le mérite avait fixé ses regards, et dont le caractère n'était pas sans analogie avec celui du monarque. Jamais chef d'expédition n'a reçu des instructions plus prévoyantes, plus judicieuses, plus complètes, et surtout plus philanthropiques. Elles avaient été rédigées sous l'inspiration du roi, et, sur l'original qui en existe encore, on trouve des annotations écrites de la main de Louis, qui font le plus grand honneur à son esprit et à son cœur.

« Pour résumer, dit-il, ce qui est proposé dans ce mémoire et les observations que j'ai faites, il y a deux parties : celle du commerce et celle des reconnaissances. La première a deux points principaux : la pêche de la balaine dans l'Océan méridional, au sud de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance, et la traite des pelleteries dans le nord-ouest de l'Amérique, pour être transportées en Chine ou au Japon. Quant à la partie des reconnaissances, les points principaux sont : celui de la partie nord-ouest de l'Amérique qui concourt avec la partie commerciale ; celui des mers du Japon qui y concourt aussi (mais, pour cela, je crois que la saison proposée dans le Mémoire est mal choisie) ; celui des îles Salomon et de la Nouvelle-Hollande, etc., etc. »

Les opérations relatives à l'astronomie, à la physique, à la géographie et à l'histoire naturelle furent déterminées avec une clarté parfaite. Ces prescriptions prouvent en faveur de la haute intelligence du souverain ; mais il en est plusieurs qui viennent de son cœur, et donnent à ces instructions un caractère tout exceptionnel. C'est ainsi qu'il recommande la plus grande modération envers les sauvages, contre lesquels on ne recourra à la force qu'à la dernière extrémité, et qui ne doivent connaître la civilisation que par ses bienfaits. Dans cette vue, on emportait, pour les naturaliser chez différents peuples, les végétaux et les animaux les plus utiles de notre Europe. Il indique l'hygiène à suivre pour la santé des équipages, et les douceurs à leur accorder. Ses intentions furent si bien suivies, qu'à leur arrivée à la Nouvelle-Hollande, après trente mois de campagne et plus de seize mille lieues de route, nos marins étaient aussi bien portants que le jour de leur départ à Brest. Louis exige de plus que les deux bâtiments voguent de conserve pour se prêter un mutuel secours, et il termine par ces paroles qui peignent son âme : « Je regarderais comme un des plus heureux succès de l'expédition qu'elle pût être terminée sans qu'il en eût coûté la vie à un seul homme. »

Ce prince et ce sujet si bien faits pour s'entendre se dirent un adieu cordial et mélancolique. On eût dit, à voir cette

sorte d'intimité qui s'était établie entre eux, qu'ils étaient unis par un lien mystérieux. N'était-ce pas, hélas ! celui de la fatalité ? Ne devaient-ils pas, l'un et l'autre, occuper le monde par une catastrophe ? et la moins prévue n'était pas la moins certaine, car le roi naviguait déjà, lui aussi, sur une mer orageuse. Les écueils l'environnaient, et sa main était trop faible pour tenir le gouvernail. Son trône devait se briser comme le vaisseau du navigateur, et l'un et l'autre devaient conquérir une grande célébrité par un grand malheur. Oh ! si la Pérouse, échappé au naufrage, eût vécu dans quelque île déserte, et que la nouvelle du régicide eût pu y parvenir à ses oreilles, avec quelle douloureuse amertume il se serait rappelé les paroles de la noble victime : *Le plus beau succès de l'expédition, ce sera que personne n'y perde la vie.*

Tels furent les préparatifs imposants de cette belle entreprise. En vain les étrangers jaloux prétendirent-ils que le gouvernement ne voulait que donner pâture à l'activité de l'esprit français, et le détourner de la politique ; une pareille calomnie est suffisamment réfutée par les instructions elles-mêmes, où le plus pur hommage est rendu à la science et à la philanthropie.

La Pérouse appareilla de Brest le 1^{er} août, 1785, avec les frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*. La première était commandée par lui, et la seconde par M. Delangle. Plusieurs savants et artistes s'embarquèrent avec lui. Mais Monge, le plus célèbre d'entre eux, fut obligé de les quitter à Ténériffe, pour cause de santé. De Ténériffe, l'expédition vint reconnaître la côte du Brésil et celle des Patagons. Après avoir doublé le cap Horn, La Pérouse entra dans la mer du Sud, visita l'île de Sandwich, et voulant ensuite explorer la partie de la côte nord-ouest de l'Amérique, comprise entre le mont Saint-Elie et le port de Monterey, il vint relâcher au port des Français. Jusque-là, tout avait prospéré. On avait fait une abondante moisson d'observations scientifiques, et, selon le vœu du roi très-chrétien, *on n'avait pas encore perdu un seul homme.* C'est ici que la fortune donna un premier et cruel démenti aux espérances que faisait concevoir un si heureux début. Trois canots avaient reçu l'ordre de sonder la baie des Français ; on leur avait recommandé les plus grandes précautions : le premier, commandé par M. d'Escures, se trouva engagé dans la passe, sans que l'équipage s'en aperçût, et y périt, ainsi que le second qui avait voulu venir à son secours. La troisième embarcation échappa seule, après de vains efforts pour secourir les deux autres. On laissa sur cette côte désastreuse un cénotaphe, avec l'inscription suivante : « *À l'entrée du port ont péri vingt-un braves marins. Qui que vous soyez, mêlez vos larmes aux nôtres.* » De là, La Pérouse se rendit à Monterey, puis à Macao, à Manille, à Formose. Il s'avansa dans la mer du Japon, et reconnut les côtes de la Chine et de la Corée. C'est dans ces parages qu'il découvrit le détroit de Jesso, et se mit en mesure de rectifier de graves et nombreuses erreurs géographiques. Enfin il vint mouiller dans la baie d'Avatscha ou Kamtschatka, au mois de septembre 1787. Là il obtint de M. de Kalloff, gouverneur pour la Russie, la permission d'envoyer en France le journal de son voyage par M. de Lesseps, vice-consul de France, aux soins duquel on doit la conservation de ce précieux document. Dirigeant ensuite sa marche vers l'hémisphère sud, La Pérouse coupa la ligne pour la troisième fois, et relâcha à Maoua, l'une de